

Catherine GRAVET, Héliane KOHLER, éd(s), « Le non-dit »

Cahiers internationaux du symbolisme, 134-135-136, 2013, 313 pages

Katherine Rondou

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9081>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.9081](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9081)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 353-354

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Ce document vous est offert par Université libre de Bruxelles - ULB



**Référence électronique**

Katherine Rondou, « Catherine GRAVET, Héliane KOHLER, éd(s), « Le non-dit » », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 24 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9081> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9081>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Autre intérêt des travaux de Catherine Gravet et de ses collaborateurs : leur corpus de traducteurs est représentatif du passage du temps, le plus vieux – Eugène Hins (pp. 151-182) – est né en 1837, les plus jeunes (tel Jacques De Deckker, pp. 77-87) traduisent encore. Nous pouvons donc suivre l'évolution de la discipline, de ses méthodes et questionnements.

Ce panorama de la traduction en Belgique, du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours, permet également de dégager quelques lignes directrices. Si la distance temporelle entre le texte original et sa version française varie beaucoup, en fonction des goûts du traducteur – parfois porté vers ses contemporains, des auteurs oubliés ou les grands noms du passé –, l'essai démontre qu'une démarche commerciale oriente le traducteur vers des œuvres récentes. Nous constatons également que les Belges connaissent généralement très bien les langues auxquelles ils s'attaquent (exception faite du célèbre cas de Marguerite Yourcenar; « traductrice universelle »), et n'ont donc pas besoin d'intermédiaires. Cependant, ils s'inspirent humblement des conseils des spécialistes et des versions éventuelles de leurs prédécesseurs.

Enfin, *Traductrices et traducteurs belges*, dont les 17 études constituent incontestablement un parfait argument, revendique une réelle reconnaissance pour le traducteur en général, et pour le traducteur belge en particulier; pour qui honneurs et prix restent une gageure. Catherine Gravet le rappelle à juste titre, la récente légitimation spécifique du travail de traduction demeure peu médiatisée. Par exemple, songeons qu'aujourd'hui, l'ancienne école des traducteurs et interprètes de Mons bénéficie d'un statut de faculté à part entière au sein de l'université de Mons (d'ailleurs cette Faculté de traduction et d'interprétation – FTI – est actuellement la seule faculté de ce genre en Belgique). Cette évolution s'est accompagnée de la création d'une école doctorale spécifique au Fonds de la recherche scientifique : la FTI encadre désormais des doctorants.

Outre une meilleure connaissance des traducteurs présentés (rappel de la grande qualité des traductions de Maurice Carême, injustement relégué à la « poésie enfantine » ; parallèle pertinent entre la résistance d'Alexis Curvers aux institutions, et son intérêt pour le *Roman de Renard*, etc.), l'ouvrage offre une réflexion sur la traduction, la traductologie, les tenants et les aboutissants d'une discipline complexe, même – surtout ? – lorsqu'elle est pratiquée par des écrivains. Après les éminents travaux de Jean Delisle et de ses collaborateurs (*Portraits de traducteurs*, Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, 1999 ; *Portraits de traductrices*,

Artois, Presses de l'université d'Artois, 2002), Catherine Gravet et son équipe participent incontestablement à la redynamisation de la traductologie.

**Katherine Rondou**

Université libre de Bruxelles, B-1050  
krondou@gmail.com

**Catherine GRAVET, Héliane KOHLER, eds, « Le non-dit ».**  
*Cahiers internationaux du symbolisme*, 134-135-136,  
2013, 313 p.

Dans cette livraison spéciale des *Cahiers internationaux du symbolisme*, Catherine Gravet (université de Mons) et Héliane Kohler (université de Franche Comté) rassemblent le fruit d'une collaboration triangulaire entre les universités de Cadix et de Besançon – qui ont organisé des colloques consacrés au sujet en octobre 2010 et avril 2011 – et l'université de Mons, qui publie la revue. Le non-dit constitue un sujet d'étude particulièrement riche : il touche l'histoire, la linguistique, la psychanalyse, la philosophie, la littérature, etc., et multiplie les angles d'approche. Ses causes, ses objectifs (censure, pudeur, secret, ignorance, etc.) varient, et ses effets (politiques, stylistiques, etc.) sont tour à tour voulus, contrôlés ou non. Autant d'aspects qui intriguent, passionnent, agacent ou indignent le chercheur, « naturellement » féru de vérité et de transparence.

Verbale ou non verbale, orale ou écrite, toute communication comporte un – parfois plusieurs – contenu(s) tacite(s), qui impose(nt) au récepteur des calculs interprétatifs. « Tu », le non-dit ne s'oppose pas nécessaire au « dit ». En effet, la relation établie par le non-dit entre le « tu » et le « dit » demeure plus complexe en raison de l'appartenance du non-dit à la classe de l'implication (le non-dit implique le dit) et de la possibilité d'une relation d'inclusion du non-dit au dit (le non-dit est inclus dans le dit). Le dit et le non-dit ne constituent pas des notions figées et dichotomiques, mais plutôt des ensembles corrélatifs, où chacun des éléments adjacents participe à la production, à la communication et à l'interprétation du discours. En effet, le plus souvent, le sens principal d'un message ne réside pas dans le dit (dans ce qui est exprimé), mais dans les représentations et les interprétations des sujets producteur et récepteur. Si le sens nécessite l'intervention de différents paramètres contextuels (le lieu, l'époque, la culture, etc.), l'interprétation est fonction de nombreux éléments extérieurs au discours (situations présentes et passées, mémoire discursive, connaissance partagée, etc.). Sollicitant un travail interprétatif de la part du récepteur, le non-

dit déclenche une activité de déchiffrement des sens cachés et des contenus sous-entendus. Le non-dit fait donc appel au savoir du destinataire.

Située à la croisée de différentes disciplines (linguistique, analyse de discours, littérature, philosophie, psychanalyse, sociologie, anthropologie culturelle, histoire de l'art, etc.), la question du non-dit a conduit les auteurs à mener une réflexion interdisciplinaire et transculturelle sur ses différentes formes et fonctions. La livraison rassemble des travaux variés, dont le but consiste à (re)lire les sens cachés des discours, en s'appuyant sur les différentes approches théoriques et méthodologiques du langage, du sujet, de l'histoire, de l'idéologie, etc. Les différentes études rassemblées par Catherine Gravet et Héliane Kohler revisitent le concept de l'implicite, repensent les formes et les fonctions du silence et du secret dans différents types de discours. Elles cherchent aussi à expliciter les multiples stratégies de communication et leurs différentes modalités d'inscription dans les discours, afin de déceler et d'expliquer leurs sens voilés. Par ailleurs, les analyses reprises tentent de montrer que les discours peuvent agir d'une manière à la fois occulte et extrêmement efficace. Par exemple, Patrick Bégrand (pp. 31-50) souligne la fonction narrative du secret de famille et de la censure politique dans le film *Hermanas* (2004) de la réalisatrice argentine Julia Solomonoff, tandis que Sonia Gomez-Jordana Ferary (pp. 85-98) dégage un message sous-jacent aux simples vœux de fin d'année, à travers l'analyse de l'allocution présidentielle télévisuelle de Nicolas Sarkozy de décembre 2008, et démontre donc les possibles continuations d'un discours. Deux contributions très différentes, tant par le choix du corpus que par l'approche méthodologique, qui indiquent la complexité de la communication.

Les auteurs s'intéressent aussi au silence, dont le processus demeure particulier dans les mécanismes de signification. Non seulement le silence imposé, mais aussi le silence présent entre les mots. En effet, pour comprendre le discours, il faut penser à ce que le discours passe sous silence, puissant vecteur de sens. Les travaux ont réfléchi de différentes manières à l'incomplétude des discours. Que le non-dit des discours se présente sous la forme de présupposé, d'implicite, de secret, de croyances indicibles, de savoirs élitistes, d'oubli, de tabous, de dissimulation ou de silence, il en est une partie intégrante faisant toujours sens. Les travaux de Vera Lucia Soares (pp. 193-200), par exemple, dégagent l'impact du silence paternel sur l'écriture de la romancière franco-algérienne Leïla Sebbar. L'œuvre de l'écrivaine se construit sur un manque : la méconnaissance de la langue arabe. Le processus créatif permet à l'auteure de combler les

silences de son père, qui refuse de lui enseigner l'arabe, de lui transmettre sa culture, de partager son ressenti face à la colonisation française.

La vingtaine d'études rassemblées par Catherine Gravet et Héliane Kohler constitue donc une approche particulièrement riche d'un point de communication complexe : le non-dit. Par la pluralité des réflexions, et des méthodes d'analyses envisagées, la livraison propose une présentation globale des tenants et aboutissants du non-dit et suggère de multiples pistes d'investigation.

**Katherine Rondou**

Université libre de Bruxelles, B-1050

kroundou@gmail.com

**Fabrice HADJADI, *Comment parler de Dieu aujourd'hui. Anti-manuel d'évangélisation.***

Paris, Salvator, coll. Forum, 2013, 219 p.

L'essayiste, dramaturge et critique d'art, Fabrice Hadjadj – qui se décrit non sans provocation comme « juif, de nom arabe et de confession catholique » –, livre un ouvrage atypique et stimulant, à mi-chemin entre l'essai philosophique et le traité de théologie. Comme le sous-titre l'indique, il a pour but de réfléchir à la question de l'évangélisation aujourd'hui. Comment dans notre monde saturé de paroles (verbales ou non), parler de Dieu (entendu, le Dieu des chrétiens) ? Comment, à l'ère du *chatting* érigé en pratique sociale cardinale, au point que la frontière entre les espaces public et privé se brouille, faire émerger de ce brouhaha une parole de louange, une parole édifiante, une parole qui annonce la « bonne nouvelle » (c'est le sens étymologique d'« évangile ») ? Bien que la problématique principale ne soit pas strictement la communication, mais la nature de la parole de Dieu et à Dieu, le livre n'intéressera pas seulement les croyants. Il est riche en aperçus clairvoyants sur le thème de la « conversation » dans notre monde contemporain. Et l'auteur a eu à cœur de l'écrire dans un style communicatif, mêlant tour à tour le pastiche, l'éloge, le dialogisme, la mise en abyme, etc.

L'ouvrage s'ouvre par un avertissement en forme d'excuse (« imprononçable comme conférence, malhabile comme livre », p. 12) qui se mue en annonce de thèse (« l'apôtre qui balbutie comme un homme ivre [...] vaut mieux que celui qui parle *comme un livre* », p. 13). Succède à ce prologue un texte découpé en 99 séquences d'une ou deux pages. L'ensemble est divisé en quatre parties : « Parler de l'ineffable » (pp. 33-70), « Ce que parler veut dire » (pp. 71-110), « Pourquoi Dieu ne fait-il pas le travail lui-même ? » (pp. 25-162), et « Le bel aujourd'hui » (pp. 163-200).